

Évidences malgré censure

par André Fontaine

Jamais guerre n'aura été aussi copieusement « couverte » par les médias. Jamais, pourtant, on n'aura eu autant de peine à savoir ce qui se passe réellement : des deux côtés, les militaires se sont arrogé le monopole de la production et de la distribution des images des combats, coupant avec un zèle extrême tout ce qui pourrait fournir des indications utiles à l'ennemi ou affecter le moral de l'arrière.

Les « porte-parole » en disent le moins possible. Personne n'est en mesure d'avancer une explication sûre quant aux raisons du départ pour l'Iran, sans qu'apparemment l'aviation alliée cherche beaucoup à s'interposer, de plusieurs dizaines d'avions civils et militaires irakiens.

Mais il n'est pas de censure qui, lorsque tant de gens sont à l'affût, ne laisse affleurer, bon gré mal gré, quelques évidences : à preuve les propos de bidasses plutôt désabusés qu'on a entendus, lundi, sur la Une.

Dissipée l'euphorie des premières heures, chacun sait maintenant que le potentiel irakien est loin d'être pulvérisé. Que Saddam, grâce à d'assez prodigieux hangars souterrains, a pu mettre à l'abri le gros de son aviation.

Que des leurres très sophistiqués, venus bien entendu d'Europe, voire de France, lui ont permis de sauver nombre de ces Scud qu'il expédie la nuit tombée sur Israël et l'Arabie saoudite : ne nous dit-on pas à présent qu'il en aurait encore plusieurs centaines, alors qu'on nous avait rebattu les oreilles des moyens de détection infaillibles dont les Américains étaient censés être dotés !

Idem pour le système de communications ennemi, qui devait être mis en un rien de temps hors d'état de fonctionner : il a certainement souffert, mais à voir la manière dont le maître de l'Irak continue de « stupéfier », selon les propres termes de ce dernier, le président des Etats-Unis, rien ne permet de penser qu'il ait perdu le contact avec les divers éléments de son armée.

Un certain mystère continue d'entourer l'effet du tapis de bombes déversées à longueur de journée sur les cent cinquante mille hommes de la redoutable « garde républicaine » du dictateur, enterrée avec des centaines de chars et de mortiers et protégée par d'innombrables mines à la frontière nord du Koweït.

Lire la suite page 8

Evidences malgré censure

Suite de la première page

Le *Washington Post* cite tout de même des officiels selon lesquels plus de mille sorties ont été effectuées contre ces divisions d'élite, l'un d'eux ajoutant : « Si ça doit durer quatre ou cinq jours sans que la garde [républicaine] commence à bouger, à se briser ou à se rendre, nous sommes bons pour une longue guerre... »

Les quatre ou cinq jours sont largement passés... et tout le monde paraît admettre désormais que l'on ne fera pas l'économie d'une reconquête par des forces terrestres, appuyées bien sûr par des hélicoptères - les fameux *Apache* - et des avions tueurs de chars. « Il va falloir les faire sortir selon la vieille méthode », dit un colonel cité par *Time Magazine*.

Et l'on nous prévient maintenant quasi officiellement que ce n'est pas pour tout de suite, ce qui signifie sans doute que l'on attache moins d'importance que par le passé au ramadan ou au retour de la grosse chaleur.

Tout compte fait, assez d'éléments paraissent donc réunis pour qu'on se risque à tirer un bilan provisoire de cette première décennie de guerre :

a) Il n'y a apparemment plus rien à attendre de Saddam, dont on a mis du temps, outre-Atlantique, à comprendre la vraie personnalité. Homme d'orgueil, né sur une terre où la violence s'alimente à des racines millénaires, vivant encore mentalement dans un passé où les pratiques qu'on lui reproche légitimement étaient pas seulement en Orient monnaie courante, Saddam tient à l'évidence pour fariboles hypocrites le vertueux langage de ses adversaires sur la loi internationale et les droits de l'homme.

Autant dire que Bush n'a aucune qualité à ses yeux pour parler de « guerre juste » et prétendre lui dicter sa conduite. Comment, d'ailleurs, demander de faire amende honorable à quelqu'un à qui l'on promet en même temps la potence ?

b) Personnage d'un autre siècle, donc, à bien des égards. Mais qui s'est voulu, comme Staline et plus encore Atatürk, un modernisateur. S'il n'avait pas au moins en partie réalisé cette ambition, croit-on qu'un peuple de 17 millions d'habitants, déjà fort éprouvé pourtant par huit ans de guerre avec l'Iran, aurait été en mesure de tenir tête à la formidable coalition rassemblée contre lui ? On imagine quelle fierté doit en retirer celui qui pose volontiers à l'héritier de Nabuchodonosor et de Saladin.

c) En tout cas, le résultat est là : « J'avais donné instruction, déclarait Bush quelques heures après le début des hostilités, de prendre les mesures nécessaires pour remporter le plus rapidement possible la victoire. » Deux jours ne s'étaient pas passés qu'il devait changer de ton : « Nous ne pouvons espérer vaincre en un jour... Une guerre est toujours coûteuse et difficile. »

d) Moyennant quoi, « coûteuse et difficile », elle l'est cent fois plus pour Saddam. Les avions qu'il a mis à l'abri ne font visiblement pas le poids, lorsqu'ils se risquent à prendre l'air, face à ceux de la coalition. Malgré tout le bruit fait par les Scud, les pertes qu'ils ont occasionnées ont été, grâce aux fameux Patriots, plutôt limitées. Et, surtout, le calcul politique qui sous-tendait leur emploi s'est retourné contre lui.

D'une part, en effet, le gouvernement Shamir a montré une telle capacité de ne pas céder à la provocation qu'il a considérablement bonifié son image internationale : le *Financial Times* n'hésite pas à parler de « retour à la respectabilité ». D'autre part, le Syrien Hafez El Assad, qui avait menacé de tourner casaque au cas où Israël se trouverait engagé dans le conflit, a fait passer sa haine de Saddam avant son antisionisme, ce qui d'ailleurs n'a pas dû surprendre tout le monde au Liban.

e) La plus que méritoire retenue d'Israël a sans doute contribué à limiter l'ampleur du mouvement de soutien à l'Irak dans le monde arabe. La Jordanie n'est pas, feu et à sang. Le président algérien Chadli Bendjedid s'est courageusement opposé à la prétention du Front islamique de salut d'ouvrir des bureaux de recrutement de volontaires pour l'Irak. On n'a noté

aucun mouvement de masse contre la guerre en Egypte ou dans les pays du Golfe. A en croire un sondage *Figaro-Ilop*, il n'y a que 22 % des musulmans de France pour approuver Saddam, contre autant favorables à Bush et 54 % qui se déclarent neutres.

f) Concluons que le maître de l'Irak, s'il a réussi à opposer à ses adversaires une résistance plus sérieuse que celle à laquelle ils paraissaient s'attendre, n'a pas remporté jusqu'à présent de succès marquant sur le plan militaire ou politique. La « marée noire » dont il est, selon toute probabilité, responsable confirme qu'il n'hésitera devant rien, y compris l'emploi d'armes chimiques ou bactériennes, voire de déchets radioactifs, pour mettre en échec des forces suréquipées comme celles de la coalition.

Mais tout indique que c'est lorsque les deux armées se heurteront dans le désert que sonnera l'heure de vérité. Visiblement, Saddam croit les sociétés occidentales trop amollies pour pouvoir longtemps supporter une pareille épreuve. Il s'est trompé, heureusement, plus souvent qu'à son tour...

Voilà, semble-t-il, ce qu'on peut dire de la guerre elle-même. Reste à mentionner ce qu'elle a déjà changé et qui ne pourra pas ne pas peser sur l'après-guerre :

a) Le mécréant Saddam est devenu un pieux musulman qui proclame la guerre sainte et fait broder sur ses drapeaux une sou-rate du Coran. Ce comportement rappelle celui de Staline qui, en 1941, rouvrit les églises et rétablit le saint-synode pour mieux mobiliser la population contre l'invasion hitlérienne. Il confirme l'idée répandue que celui qui finira par lui succéder un jour à Bagdad pourrait bien être un fondamentaliste. Sera-t-il plus facile de s'entendre avec lui ?

b) Les Scud ont beau avoir fait une incontestable évidence du « lien » qu'on s'est obstinément refusé à établir entre le conflit avec l'Irak et Israël, la recherche d'une solution au problème palestinien risque de ne pas en être pour autant facilitée. L'OLP risque de payer cher son engagement inconditionnel aux côtés de Bagdad, et il sera plus difficile de faire pression sur un Shamir ayant fait preuve d'autant de sagesse.

c) La fin de la guerre froide était la condition *sine qua non* du transfert d'une partie des troupes américaines d'Europe vers le Golfe, et de l'approbation par Moscou de l'emploi de la force au Koweït. On n'ose pas trop penser à ce qui se passerait si les capitulations successives de Gorbatchev dans les bras de ses généraux et du KGB devaient conduire à une rectification de tir de la politique soviétique au Proche-Orient.

d) En tout état de cause, beaucoup dépendra, concernant la région du Golfe, des Etats-Unis. Resteront-ils militairement présents, au risque de déstabiliser le régime saoudien et de provoquer chez eux un réflexe isolationniste ? Chercheront-ils à bâtir rapidement la structure de sécurité collective à laquelle Baker a fait un jour allusion ? Chacun a tendance à répondre en fonction de l'idée, positive ou négative, qu'il se fait des Américains. Et Bush s'est peu étendu jusqu'à présent sur la nature du nouvel ordre international dont il parle si volontiers.

Il est vrai qu'il a pour le moment autre chose à faire. Reste qu'à vouloir trop sérier les questions on risque de n'en résoudre une que pour en poser une autre. C'est ce qui s'est passé lorsque l'Occident et les émirats ont choisi de soutenir Saddam contre l'Iran de Khomeiny, qu'il avait pourtant envahi au mépris flagrant de la loi internationale. Il ne faudrait pas qu'une fois ce même Saddam abattu une autre tête repousse à l'hydre de Lerne.

Compte tenu de tout ce qui existe d'inégalités, d'injustices, de phobies et de haines dans la région, autour de ce pétrole dont on ne parle si peu ces jours-ci que parce qu'il est le principal enjeu du conflit, il n'est sûrement pas trop tôt pour que les gouvernements intéressés se préoccupent de ce que pourrait être l'après-Saddam. Il faut donc, à première vue, se féliciter que Paris et Londres aient saisi les autres capitales de la CEE d'une initiative dans ce sens.

ANDRÉ FONTAINE